

connaisseur émérite les livres et des manuscrits curieux, et n'étant en réalité soumis à aucune surveillance, car le conservateur, la tête coiffée d'un ample bonnet de soie noire, dormait profondément sur son pupitre, et faisait même retentir, à des intervalles irréguliers, un ronflement sonore.

Le classement de la bibliothèque d'Epinal était fait d'une façon régulière et irréprochable.

Le baron de Strény arriva donc très facilement à découvrir les rayons sur lesquels se prélassaient les ouvrages anciens et modernes relatifs aux sciences médicales, et il parut accorder à plusieurs d'entre eux une attention toute particulière.

Un vieux petit volume in-18, relié en veau et à tranches rouges, sembla surtout exciter chez lui l'intérêt le plus vif, car il le feuilleta longuement.

Lorsqu'il quitta la bibliothèque, au bout de plus d'une heure, le conservateur aurait vainement cherché, à sa place habituelle, le petit volume à tranches rouges.

En revanche, il aurait pu retrouver ce bouquin vénérable dans l'une des poches de M. le baron Gontran de Strény.

Le petit volume en question, œuvre savante d'un spécialiste du dix-huitième siècle, portait ce titre : *Traité des poisons*.

XXIV.—Où l'œuvre de Gontran commence.

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis l'entretien auquel nous avons fait assister nos lecteurs, et qu'avait suivi la soustraction commise dans la bibliothèque d'Epinal par le baron Gontran de Strény.

Ce dernier, pendant ces quinze jours, avait fait trois ou quatre longues visites à Mlle Olympe Silas, fort mal cachée désormais sous le pseudonyme de Léon Randal.

Ces visites, nous devons le dire, scandalisaient fort Monique Clerget, mais le faux étudiant appréciait si bien ses talents de cordon-bleu, et se montrait pour elle si rempli de politesse et de prévenance, qu'elle ne se sentait pas le courage de l'engager à quitter l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

La bonne dame craignait en outre de blesser profondément le baron de Strény, en signifiant un congé formel à une personne qui lui inspirait à coup sûr un intérêt fort vif, quel que fût d'ailleurs la nature de cet intérêt. La digne hôtesse se creusait la tête et se mettait l'imagination à la torture pour inventer des motifs plausibles d'innocenter les fréquentes relations du baron avec la jolie femme, déguisée en joli garçon, qui semblait avoir élu domicile au village de Rixviller.

Afin d'arriver à ce but, elle créa un nombre infini de romans absurdes, et nous devons à la vérité de déclarer qu'elle n'arriva point à se convaincre elle-même.

Louis Perrin, quoique jeune encore, connaissait mieux que dame Monique le monde et sa corruption profonde. Il avait vécu à Paris, la ville où les vices éhontés coudoient les vertus sublimes, il ne se scandalisait donc pas de la conduite du baron de Strény, mais il s'en étonnait et s'en affligeait, car il éprouvait une sorte de culte pour la comtesse de Kéroual qui réalisait pour lui le type idéal de la beauté physique et morale, c'est-à-dire de la plus complète et de la plus touchante incarnation de la femme.

Tromper, dès avant le mariage, un être si parfait, lui semblait une invraisemblable et inexplicable monstruosité.

Par moments il en arrivait à se dire que le bruit public était peut-être menteur, que sans doute il n'existait aucun projet de mariage entre la comtesse et le baron, et que les liens de famille qui les unissaient ne devaient point se métamorphoser en des liens plus étroits.

Ceci étant admis, le baron se trouvait libre, et ses façons d'agir devenaient parfaitement naturelles et justifiables.

—Que m'importe d'ailleurs? se disait parfois le médecin avec impatience, lorsqu'il était fatigué d'évoquer successivement le pour et le contre dans son esprit, Mme de Kéroual n'est que ma cliente, je dois veiller sur sa santé et tout le reste ne me regarde pas.

Puis, malgré cette profession de foi d'indifférence, il ajoutait mentalement :

—Pauvre jeune femme, que sa mauvaise étoile sacrifie à un homme indigne d'elle, qui ne l'aime pas et qui ne la rendra pas heureuse! Quel dommage! Ah! si j'avais un nom, une fortune! Mais je ne suis rien, rien qu'un pauvre médecin de campagne; il ne faut pas laisser naître en mon âme des rêves insensés, et, s'ils naissent malgré moi, il faut les étouffer.

Gontran, lui, n'avait jamais été plus affectueux, plus tendre avec Mme de Kéroual; jamais il n'avait plus habilement enveloppé la jeune femme dans les effluves magnétiques de cette séduction dont il était si amplement doué.

Léonie se croyait ardemment aimée, aimée jusqu'à l'adoration; elle se sentait heureuse dans le présent, heureuse dans l'avenir. Elle était reconnaissante envers Dieu de tous les dons qu'il lui prodiguait, et son bonheur doublait sa beauté, en lui mettant au front une sorte de rayonnement.

(La suite au prochain numéro.)

Nous espérons que nos lecteurs et surtout nos lectrices nous pardonneront le retard involontaire que nous leur avons fait subir dans la réception de notre Journal. Un accident arrivé à une de nos presses en a été cause. Nous ferons en sorte que la chose ne se répète pas.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.